AUX ORIGINES DE L'ALSACE,

D'UN EMPIRE À UN AUTRE

CHAPITRE I-1

Avant l'An Mil, alors que l'Alsace et ses habitants sont mentionnés pour la première fois au début du VII^e siècle, le territoire brinquebale d'un empire à un autre, pour être intégré au Saint Empire romain germanique.

L'empereur Otton I^er d'après un vitrail roman de la cathédrale de Strasbourg, v. 1180.

L'apparition des termes « Alesacius » et « Alesaciones » pour désigner un territoire bien défini et ses habitants, dans les écrits du pseudo-Frédégaire, a lieu au début du VII^e siècle, à une époque où les partages affaiblissent les royaumes mérovingiens :

« La quinzième année du règne de Théodoric [en l'an 610], l'Alsace où ce prince avait été élevé, et qu'il possédait par l'ordre de son père Childebert, fut ravagée, à la manière des barbares, par Théodebert. C'est pourquoi les deux rois tinrent à Seltz un plaid où le jugement des Francs devait assigner les limites des deux royaumes. Théodoric s'y rendit avec dix mille soldats, Théodebert s'avança avec une grande armée d'Austrasiens, dans l'intention de lui livrer bataille : Théodoric entouré de toutes parts, contraint et saisi de frayeur, assura l'Alsace à Théodebert par un traité. Il perdit aussi le pays de Sundgau, la Thurgovie et la Champagne qu'il réclamait souvent. Chacun retourna ensuite chez soi. »

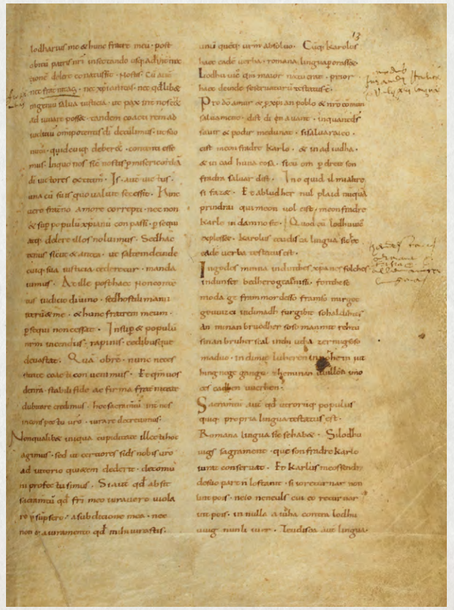
GUIZOT (François) (dir.), *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au 13^e siècle*, Paris, 1823, p. 186-187.

Le vaste empire constitué par Charlemagne à la fin du VIII^e siècle est progressivement démembré après la mort de son fils Louis le Pieux. En 842, les *« Serments de Strasbourg »* sont prononcés par deux de ses petits-fils, Charles le Chauve et Louis le Germanique, contre leur aîné Lothaire. Voici le serment de Louis adressé aux troupes de son frère :

« Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre salut à tous, à partir de ce jour, tant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je soutiendrai mon frère Charles par mon aide en toute chose, comme on doit justement soutenir son frère, à condition qu'il fasse de même pour moi, et je ne conclurai jamais aucun traité avec Lothaire, qui, de ma volonté, soit au désavantage de mon frère Charles. »

DESGRUGILLERS (Nathalie) (éd. et trad.), *Les premiers textes en langue française*, Paris, 2011, p. 30.

Le roi de France Charles II le Chauve, recevant une Bible des moines de Saint-Martin de Tours, d'après une enluminure de la Bible de Charles le Chauve (vers 846).



Copie des Serments de Strasbourg de 842, extraite de l'ouvrage « De dissensionibus filiorum Ludovici Pii » (livre IV), par le chroniqueur Nithard (v. 800 – v. 844).

Les serments de Strasbourg, d'après Paul Lehugeur (XIX^e siècle).

Enluminure présentant l'« Hommage des quatre provinces de l'Empire à l'empereur Otton II », d'après le « Registrum Gregorii » (vers 985).

Bas-relief en ronde-bosse du XII^e siècle, dans l'église de Hesse (Moselle), représentant le comte Hugues IV de Nordgau († 1048), fondateur de l'abbaye.

À la fondation du Saint Empire romain germanique, en 962, la famille des comtes de Nordgau demeure l'une des familles aristocratiques les plus prestigieuses. Alliée à de nombreuses dynasties, elle joue un rôle de premier plan dans le système féodal naissant, comme le confirme la *Vie du pape Léon IX* :

« Leurs pères et leurs grands-pères, dès leur plus tendre enfance, avaient de leurs armes et de leur ardeur, avec un rare courage, réduit leurs opposants pour leur propre défense et celle de leurs alliés ; à l'approche de la vieillesse, dépouillant tout l'orgueil de leur race et le luxe du monde, ils revêtirent l'humilité et la pauvreté du Christ, faisant don de leurs patrimoines aux églises, consacrant les revenus de leurs terres à y bâtir des monastères. [...] Au nombre des biens très nombreux qu'ils distribuèrent çà et là aux temples de Dieu, on compte deux monastères qu'ils instituèrent sur leurs fonds propres : celui de Hesse en l'honneur du bienheureux évêque Martin, celui d'Altorf en vénération du saint martyr Cyriaque. En outre, ils enrichirent considérablement à leurs frais le monastère de Lure. »

PARISSE (Michel) (dir.), *La vie du pape Léon IX (Brunon, évêque de Toul)*, Paris, 1997, p. 13-15.

PREMIERS JALONS

Vers 615, le chroniqueur surnommé le *« pseudo-Frédégaire »* évoque, pour la première fois, dans l'état actuel des recherches, les habitants de l'Alsace, qualifiés d'Alsaciens. La certitude précède de trois générations l'apparition d'un *« duché d'Alsace »*, prototype d'un espace autonome confié à une dynastie. L'histoire est en marche.

Sceaux de la famille des comtes de Werde d'après une gravure (1262, 1308).

CHÂTEAUX FORTS

ET FÉODALITÉ

CHAPITRE I-5

Le Moyen Âge se caractérise par un système de dépendance appelé la féodalité. Son expression dans le paysage passe par les châteaux forts, en Alsace comme dans une grande partie de l'Europe.

Grand sceau de la ville de Dambach, représentant le château fort du Bernstein (XV[e] siècle).

La première mention du Landsberg, dans un acte d'échange concédé par l'abbesse de Niedermunster le 22 mai 1200, situe sa construction entre 1197 et 1200, au cours de la période du premier interrègne :

« L'illustre chevalier Conrad [de Vienhege] a obtenu de nous, par droit d'échange, le fonds de terre sur lequel est situé son château de Landsberg, à l'effet d'y élever des constructions. À cet effet s'est présenté à nous l'illustre seigneur Otton, comte palatin de Bourgogne ; et il a obtenu, par les instances répétées de ses prières, que nous consentions à livrer au susdit chevalier Conrad le fonds de terre où le susdit château est situé, pour 50 marcs, à titre d'échange, et à raison d'une rente annuelle de 12 deniers. Et nous, mue par le conseil de nos fidèles et d'autres prud'hommes, ainsi que du consentement unanime de notre sainte communauté, nous avons acquiescé à sa pétition, et avons, de notre plein gré, concédé ce qu'il désirait. »

SPACH (Louis), *Le château et la famille de Landsberg*, *Bull. SCMHA*, II[e] série, t. 6, 1868, p. 173-175.

Le château du Saint-Ulrich, appelé aussi « Grand Ribeaupierre », dominant la ville de Ribeauvillé.

Deux gravures extraites de l'« Alsatia illustrata » Jean-Daniel Schoepflin (1776), sur des œuvres du sculpteur Woelflin de Rouffach († 1355) : Gisants du comte Ulrich de Werde († 1344), landgrave de Basse-Alsace et de son frère Philippe († 1332), chanoine, dans l'église Saint-Guillaume à Strasbourg. Gisant de Berchtold de Waldner, aujourd'hui disparu († 1343), jadis dans l'église Saint-Maurice de Soultz.

Enluminure représentant les trois ordres composant la société, selon Adalbéron de Laon (le clerc, le chevalier et le paysan), extraite du « Li Livres dou Sante » d'Aldebrandin de Sienne (fin du XIII[e] siècle).

Les possesseurs d'un château fort sont souvent amenés à contracter un règlement de copropriété, une « *paix castrale* », pour éviter toute querelle. C'est le cas au Wangenbourg, le 23 mai 1393. Le document précise notamment le sort réservé aux valets responsables de violences :

« S'il arrivait que nos valets ou domestiques se querellent ou se battent pour un coup donné dans une intention hostile mais sans blessure, le coupable sera enfermé quinze jours dans la tour et ne devra pas en sortir ; pour une blessure légère, il passera un mois dans la tour et ne devra pas en sortir avant d'avoir payé cinq livres ; pour une blessure mortelle [sic], il passera deux mois dans la tour et ne devra jamais en sortir avant d'avoir payé sept livres strasbourgeoises. Si l'un des valets ne pouvait payer, sa grâce dépendrait de celui dont le domestique a été frappé. »

MENGUS (Nicolas), *« La paix castrale du château de Wangenbourg, 23 mai 1393 »*, *Châteaux forts d'Alsace*, t. 1, 1996, p. 8-12.

Le partage du Stettenberg, près d'Orschwihr, est évoqué dans une déposition de Gilge de Hattstatt, en 1416, faite à la demande des Antonins d'Issenheim qui se sont vus contester la possession de la ruine par les sires de Scharrach :

« Le susdit château et toutes ses dépendances appartenaient à feu Heid de Schoenau, qui était jadis chanoine et même custos de la collégiale de Lautenbach. Ils formaient son alleu et non un fief mâle. En effet, si ce château avait été un fief mâle, il aurait dû être tenu par feu mon cousin Henmann de Schoenau dit de Stettenberg puisqu'il était du côté paternel le plus proche des cohéritiers d'Heid. Pourtant Heid partagea ses biens de son vivant et divisa le tout, chacun des héritiers ayant sa part et en disposant en toute quiétude, ce qui s'est passé il y a plus de soixante ans. Et c'est pour cela qu'après la mort de Heid, ils ont vécu en bonne intelligence et c'est pour cela que mon dit cousin Henmann de Schoenau de Stettenberg a dû demeurer au Stettenberg.
Comme il était pauvre et nécessiteux et qu'il avait épousé une Niffer, une pimbêche qui préférait mener joyeuse vie plutôt que de se consacrer à son ménage, ce qui était impossible au Stettenberg, au milieu des bois. Aucun des Scharrach ne le réclama en faisant valoir quelque droit. Seul Hugues zu Rhein, qui pensait avoir quelque droit, tenta de s'installer au château. Au bout d'un mois, il apparut qu'il était dans l'illégalité et qu'il n'avait pas le droit d'y rester et par conséquent le restitua. Henmann l'a donc gardé sans que personne ne dise rien, jusqu'à ce que les Anglais arrivent dans le pays [...] »

RUDRAUF (Jean-Michel), *« Un petit château victime de l'invasion des « Anglais » : le Stettenberg (Orschwihr) »*, *Châteaux forts d'Alsace*, t. 9, 2008, p. 91-92.

L'attaque d'une ville par des chevaliers, d'après une page de la Bible de Maciejowski, conservée à New York (v. 1250).

Deux scènes de combats de chevaliers, d'après la frise de l'abbatiale d'Andlau, milieu du XII[e] siècle.

ORATORES, BELLATORES, LABORATORES

La société médiévale se compose de trois ordres : ceux qui prient [= *oratores*], ceux qui combattent [= *bellatores*] et ceux qui travaillent [= *laboratores*]. Les chevaliers justifient leur existence par la protection qu'ils assurent à d'autres hommes. C'est pour cette raison qu'ils estiment normal de percevoir de leurs sujets des impôts destinés à les équiper pour la guerre et de contrôler le territoire. Se met en place un système pyramidal complexe, composé de suzerains et de vassaux, la féodalité.

La Guerre de Trente Ans

CHAPITRE 2-6

Les années 1618 à 1648 sont à considérer parmi les plus terribles en Alsace, notamment après l'invasion suédoise de 1632. Le pays, réduit à une quasi-anarchie, est parcouru par la soldatesque des années durant.

Portrait gravé de Léopold d'Autriche (1586-1632), administrateur de l'évêché de Strasbourg de 1607 à 1626.

Les dominicains de Guebwiller, tout comme leurs contemporains, voient en un événement rare survenu en 1618 le signe d'une grande calamité. Voici ce qu'ils rapportent dans leur chronique :

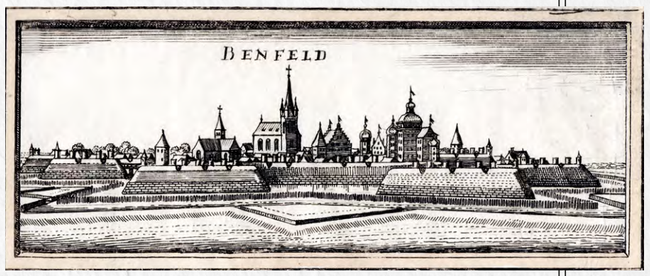
« Le 26 octobre 1618, puis pendant trente jours, apparut une effrayante comète, une étoile à panache qui a été vue par chacun dans tout le Saint Empire romain germanique, non sans grande peur et effroi, par laquelle le Dieu Tout-Puissant a voulu annoncer le prochain décès du pieux et dévoué empereur Mathias, mais aussi la sanglante Guerre de Trente Ans qui justement se déclencha cette année même. »

LEGIN (Philippe) (dir.), *Chronique des dominicains de Guebwiller*, Guebwiller, 1994, p. 229.

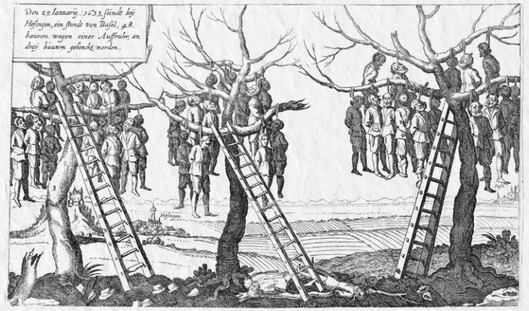
Comme souvent, le chroniqueur des dominicains de Guebwiller commence par un événement surnaturel pour justifier ce qui va suivre. Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie depuis 1617, devient empereur après la mort de Mathias, survenue le 20 mars 1619. Les Tchèques, dont un grand nombre sont protestants, s'inquiètent de la politique du nouvel empereur et font appel à Frédéric V, électeur palatin (1596-1632), chef de l'Union protestante, élu roi de Bohême en 1619. Ferdinand II bat Frédéric V au Weissenberg le 8 novembre 1620. Dès lors, le conflit embrase tout l'espace germanique. Le chroniqueur de Guebwiller poursuit :

« 1632 : le général suédois Gustave Horn a sillonné le Palatinat et toute l'Alsace, conquérant Benfeld, Haguenau, puis Fribourg, brûlant beaucoup de villages, de bourgs, de villes et de châteaux indéfendables, maltraitant cruellement la population [...] Le 12 décembre, notre ville de Guebwiller fut obligée de verser au rhingrave 3 000 reichsthaler. »

LEGIN (Philippe) (dir.), *Chronique des dominicains de Guebwiller*, Guebwiller, 1994, p. 230, 236, 237.



Perspective de la ville de Benfeld d'après une gravure sur cuivre de Matheus Merian l'Ancien (1632).



Portrait d'Ernest de Mansfeld (v. 1580-1626), d'après Antoine van Dyck, gravé par Robert van Voerst.

Gravure présentant les 48 paysans pendus par les soldats suédois à trois arbres près de Hésingue, le 29 janvier 1633.

Le roi de Suède Gustave II Adolphe (1594-1632) à la bataille de Breitenfeld (1632), d'après une huile sur toile de Johann Walter.

Si la brutalité des troupes suédoises est relevée par le dominicain de Guebwiller, elle l'est aussi par Mathias Herzog, né à Eguisheim le 2 février 1617, qui relate ces cruautés pour la même époque :

« Les Suédois détruisirent tout sur leur passage. L'église fut complètement saccagée. Les ornements servant à l'office divin furent lacérés, les vases sacrés volés, les habitants tués ou poignardés. Les enfants n'étaient pas épargnés. Les têtes tranchées furent enduites de miel et roulées dans des plumes, puis on les promenait à travers la ville, faisant d'elles un objet de dérision et de plaisanterie.
Ils rançonnèrent les gens. Pour extorquer l'argent de leur victime, ils employèrent les moyens les plus cruels. On enfonçait un bout de bois ou un manche dans la gorge du malheureux, puis on y versait de l'urine ou du purin et ensuite les bourreaux sautaient sur le ventre du supplicié jusqu'à ce que le liquide giclait hors de la bouche. Ils recommençaient jusqu'au moment où on leur promettait de l'argent. Lorsque les gens n'en avaient pas, on abandonnait les pauvres à leur triste sort. Ce supplice s'appelait le Schwedentrunk, *la boisson suédoise. »*

PIERROT (Bernard), *« La guerre de Trente Ans, chronique de Mathias Herzog »*, dans *Au pied des trois châteaux*, t. 3, 1993, p. 83.

La situation se complique avec l'intervention des Français – catholiques – devenus alliés des Suédois – protestants –, épisode où l'on voit bien que la politique dépasse le clivage confessionnel. Suivons toujours le chroniqueur des dominicains de Guebwiller :

« 1635 : ce fut une triste époque. Personne ne savait plus quel était son maître. Car c'était tantôt les Franco-Suédois, tantôt les Impériaux qui dominaient. Cette année ces derniers ont repris aux Français notre ville de Guebwiller, ainsi que Soultz, Rouffach, Turckheim, Herrlisheim, Ammerschwihr et le Val d'Orbey. Par contre le duc Bernard de Saxe-Weimar a battu, non loin de la ville de Thann, le duc Charles de Lorraine qui a pris le parti des Impériaux. Un régiment de Hongrois et de Croates a fait irruption dans notre ville. Les soldats ont pillé le couvent des dominicaines et ont torturé leur receveur, qui invariablement répondait qu'il ne savait pas où se trouvaient l'argenterie et les choses précieuses. »

LEGIN (Philippe) (dir.), *Chronique des dominicains de Guebwiller*, Guebwiller, 1994, p. 240-241.

LA VIOLENCE À L'ÉTAT PUR

« Seigneur, délivre-nous de la famine, de la peste et de la guerre ». La litanie chantée par les fidèles à l'église correspond à une triste réalité en Alsace dans la première moitié du XVII[e] siècle. Les chiffres, mieux que les mots, traduisent les maux : 700 bourgeois à Bergheim en 1618, 70 en 1648. Cette guerre, curieusement, n'a jamais fait compter les morts, ni par les survivants, ni par les historiens.

L'APOGÉE DE LA SOCIÉTÉ RURALE

CHAPITRE 2-17

Le XVIII[e] siècle marque un âge d'or du monde agricole, après la reconstruction de la campagne alsacienne suite aux guerres de la fin du XVII[e] siècle.

Dégorgeoir de moulin (XVIII[e] siècle).

La Leçon de labourage, *par François André Vincent (1798).*

Masson de Pezay, à la suite de Rousseau, met au goût du jour le culte des paysages, en particulier celui de l'Alsace. Dans sa relation, il exprime, en 1772, avec sincérité :

« Le contentement profond que donne la vue d'une riche campagne chargée de moissons et le beau spectacle d'une plaine limoneuse où partout leur fécondité uniforme interdit la jalousie aux propriétaires de plusieurs lieues à la ronde [...] Que de chariots roulants, de meules entassées. Que de vraies richesses venant de la terre ! »

BOEHLER (Jean-Michel), *Une société rurale en milieu rhénan. La paysannerie de la plaine d'Alsace (1648-1789)*, Strasbourg, 1995, t. 1, p. 115.

Maquette d'une ferme du Kochersberg.

Scène d'arpentage dans le Kochersberg, d'après le terrier de Mittelhausen (v. 1715).

La communauté de Soultz, près de Guebwiller, évoque la question de la complémentarité ou de la concurrence entre la plaine et le vignoble, le 4 juillet 1749 :

« Il a été unanimement dit et conclu que cela serait le bien de la ville si l'on ôtait les vignes de la plaine... mais comme la communauté ne trouverait pas par là l'avantage qu'elle oserait s'en promettre si les vignes de la plaine dans les autres endroits de la province n'étaient pas aussi ôtées et notamment les vignes que les laboureurs presque dans tous les villages ont fait et font journellement derrière leurs maisons dans les terrains les plus propres pour produire le froment [elle demande] à l'intendant que les vignes de plaine de Haute-Alsace soient généralement ôtées, bien entendu celles qui se trouvent sur des terrains propres à porter du grain, puisque par là la province abonderait en grains et que par là les forêts seraient conservées. »

BOEHLER (Jean-Michel), *Une société rurale en milieu rhénan. La paysannerie de la plaine d'Alsace (1648-1789)*, Strasbourg, 1995, t. 3, p. 2291.

Le baron de Rathsamhausen est l'auteur, en 1785, de cette note évoquant l'évolution de la technique agraire en Alsace :

« En Alsace, il reste peu de terrains incultes en jachères, les terres d'un ban sont partagées en trois portions égales, l'une porte des grains d'hiver, comme froment, seigle, etc., la seconde est en avoine et orge où l'on y sème la graine de trèfle et la troisième désignée en jachère... et cultivée en pommes de terre, en maïs, pavots, fèves, colza, choux, tabac, millet, de façon que tout est employé. Le fourrage est l'âme de l'agriculture et tout manque sans fourrage, les bestiaux étant mal nourris, quels services peuvent-ils rendre ? Point de fourrage, point de fumier, point de récolte. C'est donc le trèfle qui est la seule culture qui procure des avantages. Je regarde les pommes de terre comme une des plus grandes ressources en Alsace. Les hommes et les bestiaux en font une très grande consommation. »

BOEHLER (Jean-Michel), *Une société rurale en milieu rhénan. La paysannerie de la plaine d'Alsace (1648-1789)*, Strasbourg, 1995, t. 3, p. 2316.

Pot à tabac de la manufacture de Strasbourg (v. 1730-1750).

Voici un exemple des activités juives à la campagne, notamment dans le marché du bétail, ainsi à Fessenheim, en Basse-Alsace, le 2 mai 1786 :

« Maemel Levy, Juif de Balbronn, donne à Joseph Fix un étalon noir, moyennant quoi Joseph Fix cède au Juif un cheval borgne de couleur noire avec une tache blanche sur le front, une jument brune d'un brun foncé, la somme de 108 florins et 2 rézeaux de froment acquittés en deux tranches à la Saint-Martin 1786 et à la Saint-Martin 1787. »

BOEHLER (Jean-Michel), *Une société rurale en milieu rhénan. La paysannerie de la plaine d'Alsace (1648-1789)*, Strasbourg, 1995, t. 3, p. 2338.

Statue d'Ehret Wantz, sur la façade de la mairie de Heiligenstein, qui obtient en 1742 l'autorisation du Magistrat de Strasbourg de planter des plans de Klevener (sculpture d'Eugène Dock, 1868).

LA RÉVOLUTION AGRICOLE

Pour se nourrir convenablement, il faut du pain, pétri à partir de la farine issue du blé. Or la culture du blé prive les sels minéraux de la terre. Il faut donc laisser la terre se reposer pour qu'elle se régénère. La quadrature du cercle est rompue avec l'usage du trèfle qui lui, au contraire, enrichit la terre en fournissant les fameux sels minéraux manquants. Un usage millénaire, celui de l'assolement triennal, prend fin, à partir du XVIII[e] siècle, grâce aux physiocrates.

LE MYTHE NAPOLÉONIEN

CHAPITRE 3-3

La période du Consulat et de l'Empire napoléonien reste gravée dans les mémoires en Alsace. Elle est à l'origine d'un véritable mythe, voire d'un culte pour les nostalgiques du régime qui a jeté les bases du XIXe siècle.

Portrait gravé de Mgr Jean-Pierre Saurine.

Quiconque possède une once de pouvoir célèbre la gloire des armées. Le 20 avril 1804, à Colmar, en présence du maréchal François Joseph Lefebvre, l'évêque Jean-Pierre Saurine lance ce toast :

« Puissent nos invincibles armées être toujours l'effroi de nos ennemis, comme elles sont la gloire de la France ! Après avoir vengé la patrie des crimes de l'Angleterre et avoir détruit le plus infâme des gouvernements, puissent-elles enfin donner la paix au monde, jouir au sein de la patrie de leurs triomphes et de notre admiration. »

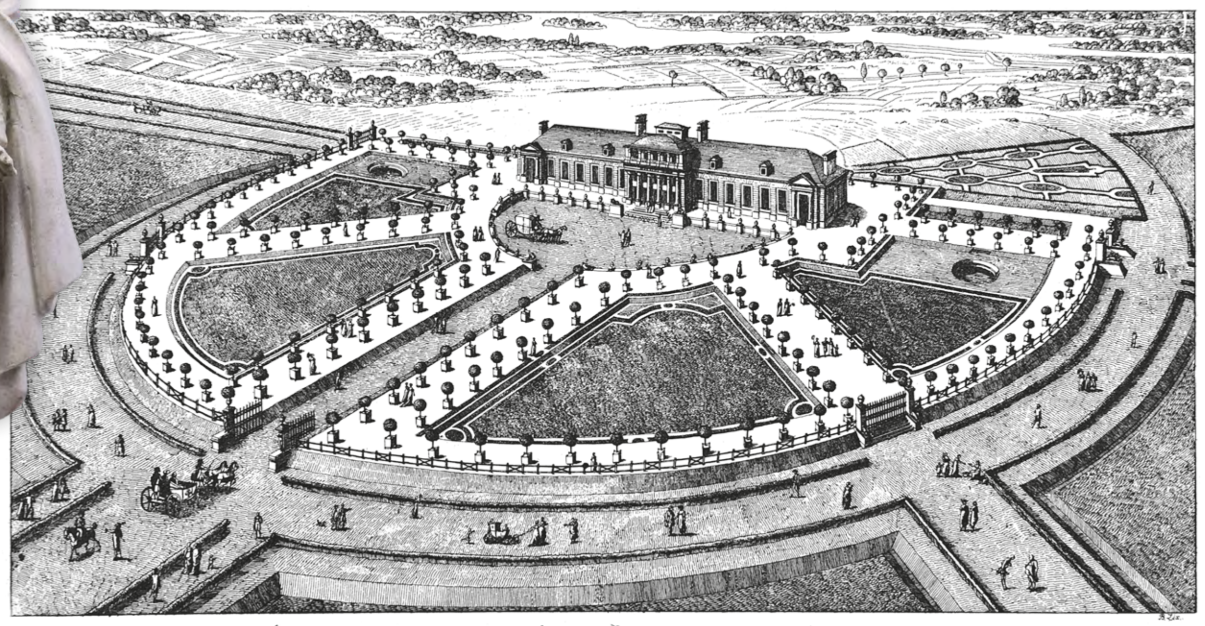
MULLER (Claude), *« Vive l'Empereur ! » : l'Alsace napoléonienne*, Bernardswiller, 2012, p. 69.

Mathias Ostermann (1754-1820), cultivateur important à Nordheim, habite à proximité de la route des troupes qui va de Saverne à Strasbourg. Il note dans son *Hausbuch* en 1805 :

« Une commission dirigée par un officier de cavalerie passa à Nordheim pour réquisitionner les chevaux. Mon meilleur cheval, un magnifique demi-sang, fut retenu pour le renouvellement de l'attelage du carrosse de l'empereur. J'ai dû l'emmener au relais de la poste aux chevaux de Marlenheim où Napoléon arriva le 26 septembre. En hâte, les chevaux furent changés, puis l'empereur et sa suite reprirent la route vers Strasbourg. Quand on a élevé un bon cheval il est toujours dur de le perdre. J'avais au moins la satisfaction de savoir qu'il était employé pour une cause peu commune. Il avait l'honneur de compter parmi l'attelage de Sa Majesté. »

MULLER (Claude), *« Vive l'Empereur ! » : l'Alsace napoléonienne*, Bernardswiller, 2012, p. 245.

Modèle en plâtre pour la statue du marquis de Lezay-Marnésia (1769-1814), préfet du Bas-Rhin, par Philippe Grass (1856).



Gravure de l'Orangerie Joséphine à Strasbourg, par Benjamin Zix (1804).

Le professeur au très protestant gymnase de Strasbourg, Jean-François Aufschlager, évoque, dans ses souvenirs, la prospérité strasbourgeoise pendant l'Empire :

« Le peuple est content, les trésors enlevés à l'ennemi l'enrichissent, les métiers, les sciences, les arts sont dans un état florissant. Depuis la Révolution, la prospérité de la ville [de Strasbourg] n'a jamais été plus grande. Tous les bras sont en mouvement, tous les artisans occupés. Le passage continuel des troupes produit une activité étonnante. En partant, le soldat se pourvoit des objets les plus nécessaires. En revenant, il prodigue l'argent et les objets précieux qu'il a rapportés comme butin. Des fêtes magnifiques mettent en circulation des sommes immenses. Les immeubles augmentent de valeur. Le luxe prend un nouvel essor et se répand même dans la classe moyenne. »

MULLER (Claude), *« Vive l'Empereur ! » : l'Alsace napoléonienne*, Bernardswiller, 2012, p. 135.

À la fin de l'Empire, lorsque Napoléon Ier doit partir en exil, citons deux exemples de versatilité propre à la comédie humaine, tout d'abord François Joseph Lefebvre le 8 août 1815 puis Jean Rapp le 22 août 1815 :

« Je n'ai pas été assez bien traité par Buonaparte pour avoir jamais désiré son retour ni pour regretter que nous soyons débarrassés d'un homme qui a perdu la France. » (Lefebvre)

« Il faut maintenant tout oublier et s'attacher franchement au gouvernement du roi. Le retour de l'empereur que je maudis et que je n'ai ni désiré ni voulu laisser arriver était peut-être un mal nécessaire. Sa fin ignoble prouve évidemment que son étoile est pâlie à jamais. » (Rapp)

MULLER (Claude), *« Vive l'Empereur ! » : l'Alsace napoléonienne*, Bernardswiller, 2012, p. 233.

Portrait du maréchal François Joseph Lefebvre, par Césarine Davin-Mirvault (1807).

Chambre à coucher de Napoléon Ier, aménagée au Palais Rohan à Strasbourg.

UNE IDENTITÉ : L'ALSACE NAPOLÉONIENNE

« Qu'ils parlent leur sabir pourvu qu'ils sabrent en français ». Le mot fameux de Napoléon Ier évoquant les soldats et généraux alsaciens reflète une réalité. Aucune autre région n'a donné autant d'officiers supérieurs au régime. Ce phénomène, spécifique aux régions-frontières, prolonge l'enthousiasme révolutionnaire et arrime un peu plus l'Alsace à la France.

VIVRE PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

CHAPITRE 3-12

L'Alsace fait partie du théâtre des opérations. Les civils sont soumis à un régime militaire autoritaire et à toutes sortes de privations pendant quatre longues années.

À Munchhausen, l'instituteur Théo Joerger tient une chronique d'école primaire qui se caractérise par une curieuse absence de renseignements sur la vie scolaire. Par contre, le quotidien pendant la guerre y est omniprésent :

« 11 février 1915 : Il y a eu une Wollwache *[veillée de laine] au cours de laquelle toutes sortes de pièces et de restes de vêtements, en usage ou usagés, ont été collectés. En utilisant les restes, les jeunes filles ont confectionné pour nos* Feldgrauen *[soldats] de grands tapis. Aujourd'hui, 28 tapis et 3 caisses pleines de vêtements ont été envoyés au maire de Wissembourg pour les réfugiés [venus de la région d'Altkirch].*
24 avril 1916 : En raison de la pénurie de viande, il est interdit aux éleveurs d'abattre bovins, porcs, chèvres. Afin que les familles de soldats ne souffrent pas, l'administration a accordé des aides, à savoir l'épouse reçoit tous les mois une allocation de 12 marks, auxquels s'ajoutent 6 marks par enfant.
25 mai 1916 : Jusqu'au 15 août, il est interdit d'alimenter le bétail en pommes de terre.
23 juin 1916 : Hier, à trois heures, 7 avions ennemis, volant à une belle altitude, sont venus de l'Ouest. Leur objectif était Karlsruhe. Bientôt on a pu entendre des tirs nourris.
10 février 1917 : le froid est arrivé le 20 janvier. Soutenu par le vent de l'Est, il persiste encore. Il fait – 8°C, aujourd'hui – 10°C. Sur le front Est, on annonce des – 30°C à – 36°C. Comme il n'y a pas de neige, le sol est gelé en profondeur. »

WEIGEL (Bernard), *« Munchhausen confronté à la Première Guerre mondiale »*, *L'Outre-Forêt*, n° 171, 2015, p. 31-42.

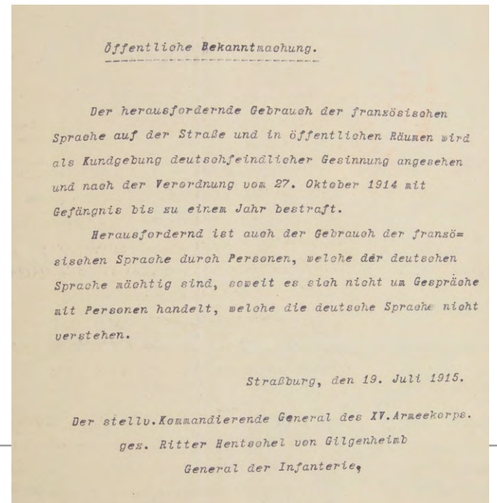
Lettre de Johanna Richter, jeune femme célibataire d'une quarantaine d'années, probablement *altdeutsch*, alsacienne germanophile sinon, datée de septembre 1915 :

« Je me réjouis de la condamnation à un an et demi de détention de Meyer et de Weihmann, deux fonctionnaires alsaciens indignes. Ils peuvent désormais réfléchir à leur attitude anti-allemande. Quant aux Alsaciens ayant mauvais esprit, il faut les envoyer en Prusse orientale et faire venir ici de bons Prussiens… Le brave lieutenant von Fortstner est maintenant tombé à la guerre, cela me fait de la peine. Je lui aurais plutôt souhaité l'obtention de la croix de fer. »*

Cité par VONAU (Pierre), *« L'évolution de l'opinion publique dans le kreis de Saverne durant la Grande Guerre »*, *Pays d'Alsace*, n° 248, 2014, p. 19.

➤ *Trois cloches de la cathédrale descendues en 1917 (photographie prise près du portail sud).*

➤ *« Billet de nécessité » établi à Mulhouse en octobre 1918. Cette monnaie locale a permis aux habitants de continuer à vivre pendant la guerre.*



Öffentliche Bekanntmachung.

Der herausfordernde Gebrauch der französischen Sprache auf der Straße und in öffentlichen Räumen wird als Kundgebung deutschfeindlicher Gesinnung angesehen und nach der Verordnung vom 27. Oktober 1914 mit Gefängnis bis zu einem Jahr bestraft.

Herausfordernd ist auch der Gebrauch der französischen Sprache durch Personen, welche der deutschen Sprache mächtig sind, soweit es sich nicht um Gespräche mit Personen handelt, welche die deutsche Sprache nicht verstehen.

Straßburg, den 19. Juli 1915.

Der stellv. Kommandierende General des XV. Armeekorps.
ges. Ritter Hentschel von Gilgenheimb
General der Infanterie.

➤ *Ordonnance militaire du 19 juillet 1915, portant interdiction de parler le français dans l'espace public, précisant celle prise le 27 oct. 1914.*

* À l'origine de l'affaire de Saverne en 1913.

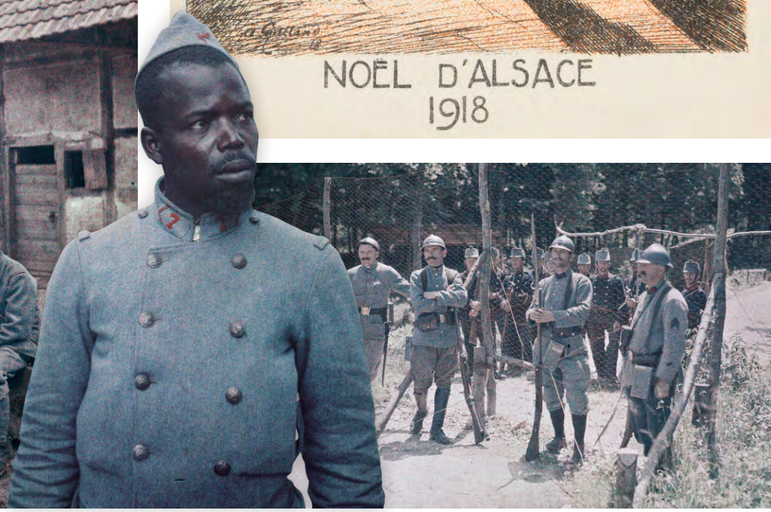
Maurice Higelin relate le quotidien des prisonniers, dispersés dans de nombreux camps en Alsace :

« 26 janvier 1917 : Mille prisonniers roumains qui seront forcés de travailler aux fortifications ont été conduits à Steinbrunn-le-Haut. Leur escorte les a traités d'une façon si ignoble et grossière que non seulement la population, mais même les Bavarois cantonnés à Bruebach s'en trouvaient outrés.
28 janvier 1917 : Visite au camp des Roumains où par un froid de – 12°C les pauvres gèlent dans une grange et dans les hangars. Les brancardiers sont en train d'emporter quelques-uns. Des voisins me font une description navrante de la famine des prisonniers que leurs gardiens chassent à coup de crosse quand ils cherchent des restes dans les auges des cochons ou les écuelles des oies. »

« Journal de Maurice Higelin », annoté par CLAERR-STAMM (Gabrielle), *Annuaire du Sundgau*, 2013, p. 199-200.

➤ *Carte postale « Noël d'Alsace 1918 » qui illustre l'espoir de la fin de la guerre.*

➤ *Trois autochromes de l'opérateur Paul Castelnau, dans des villages du Sundgau (1917) :*
- *À Gildwiller, le 21 juin, deux militaires lavant leur linge.*
- *À Ballersdorf, le 22 juin, un soldat wolof (ethnie du Sénégal), issu des troupes coloniales* « Sar Amadou, Wolof classe 1900, du Septième régiment ».
- *À Pfetterhouse, le 19 juin, soldats français et suisses à la frontière.*



« L'ARRIÈRE TIENDRA »

L'incantation célèbre ne peut totalement masquer les privations en tous genres endurées par les civils ou les prisonniers de guerre. Le quotidien se résume comme toujours à la quête du ravitaillement restreint. La suspension des libertés accroît le mécontentement de la population. La question fondamentale reste : quand cessera ce conflit ?